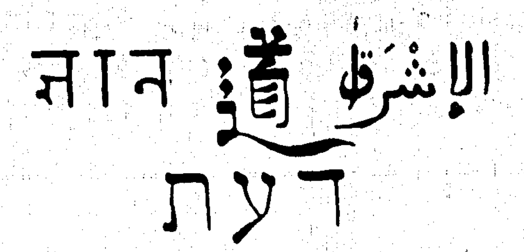
Deuxième Année. — N° 7. Juillet 1911.



# LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

*Directeur* :
PALINGÉNIUS

*Rédacteur en Chef* :
MARNÈS

*Secrétaire de la Rédaction* :
MERCURANUS

ADMINISTRATION : 10, rue Jacob, PARIS (VIe).
*Adresser toute la correspondance à* M. A. THOMAS, *10, rue Jacob.*

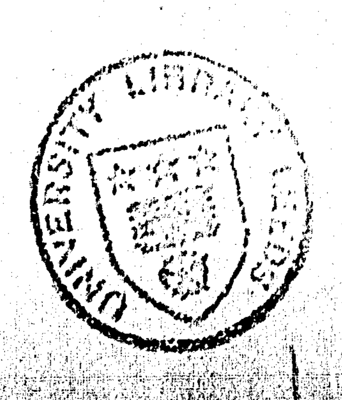
Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

## PRÉSAGES ASTROLOGIQUES

### POUR LE MOIS D'AOUT 1911

Le fait capital de ce mois, celui dont il tire tout son caractère, c'est la conjonction de Saturne à Mars, dans la constellation du Taureau. Elle a lieu le 16 à minuit moins dix minutes, à 5° de l'étoile néfaste d'Algol (tête de Méduse), mais son effet commence dès le 1er et se poursuit encore au-delà du 31, le 16 marque seulement son maximum.

L'intérêt de cette configuration, si importante par elle-même, s'accroît encore par sa place dans le thème de l'année ; elle se double en effet d'une conjonction à la Lune entrant dans son dernier quartier, c'est-à-dire en quadrature au Soleil, alors dans le Lion, entrant dans la IIIe maison.



Elle troublera donc les Souverains, d'abord par des séditions populaires, et ensuite par des tendances belliqueuses, car le point où elle se fait reçoit un aspect trigone de chacun des deux autres signes de Terre, savoir de la Lune, maîtresse de l'ascendant en IVe maison (celle du Souverain), et d'Uranus joint à l'Aigle en VIIe maison (celle de la guerre).

On va voir, en effet, que la guerre civile et internationale est la note dominante du mois, bien qu'elle ne paraisse pas devoir aboutir encore. Les signes zodiacaux qui participent à cette dangereuse configuration placent la conflagration principalement dans la région des Balkans, la Grèce, la Thrace et la Roumanie, puis au Maroc et en Algérie ; ensuite en Russie, et sur certaines régions de l'Allemagne du Nord (Prusse, Saxe, Bavière, Westphalie).

Les dix premiers jours sont d'apparence assez calme ; les conflits en suspens donnent seulement beaucoup d'occupation aux finesses d'une diplomatie pleine de ruses et de perfidies (Jupiter en maison V, en bon aspect de Vénus qui gouverne la XIe maison, celle de la paix) ; en outre, les intérêts économiques (ceux des récoltes surtout, marqués par Vénus en IV, dans le signe de la Vierge) s'opposent à la guerre ; le peuple laborieux, puissant aussi, n'y est pas moins contraire ; dans les villes, il sera cependant turbulent (notamment du 5 au 10), mais maintenu par l'énergie des gouvernants.

Cependant, ce n'est pas une période heureuse pour le commerce ou l'industrie, les affaires seront difficiles, bien que les influences astrales donnent partout un caractère pratique et favorisent le travail réalisateur ; c'est l'agitation du peuple qui les trouble.

Les passions commencent à s'exalter vers le 10 du mois. Mars inspire un esprit d'avide acquisition, à la fois persévérant, acharné, violent et grossier ; des complications nouvelles surgiront au sujet de territoires disputés, et donneront lieu à de nouvelles combinaisons d'alliances sans consistance ni bonne foi.

A l'intérieur, les souverains auront plus de peine à maintenir un ordre troublé plus que jamais par un esprit d'opposition hostile et violente, surtout aux approches du 15 et du 16 (en Russie, en Pologne et en Espagne, plus particulièrement, ainsi qu'en France, comme on le verra plus loin).

Le calme se fait cependant après le 17 et dans les jours suivants, surtout pour les besoins de la production, ou, dans les affaires extérieures, par l'opposition du peuple à la guerre ; les alliances diplomatiques et les déclarations d'ententes internationales, plus ou moins sincères, règlent les différends.

Du 20 au 25, ils semblent cependant redoubler à propos de questions coloniales (en Algérie et en Égypte) ; vers le 25, les Souverains seront particulièrement enflammés d'une ambition dangereuse (le Soleil joint à Régulus, avec aspects de ce point sur Mars et Mercure). Il se peut aussi que les questions religieuses leur créent des difficultés subites.

Elles troublent particulièrement les derniers jours du mois, avec les questions coloniales ; les populations et les gouvernants y apportent d'abord un égal acharnement, mais l'influence de Vénus, qui s'étend heureusement sur tout ce mois, finit par les apaiser par des concessions réciproques.

Toute cette seconde partie du mois sera favorable aux inventions industrielles (mécaniques surtout, autres que l'aviation peut-être). Mais, vers les 16 et 17, il faut s'attendre à des orages d'une violence exceptionnelle, qui causeront de grands ravages, en Irlande, en Pologne, en Grèce, en Asie Mineure et aux États-Unis ; des tremblements de terre sont même possibles dans ces deux dernières régions et dans les Karpathes. Du 22 au 25, des inondations, par suite d'orages, sont à craindre en Algérie, en Écosse, en Prusse, en Lombardie, Bulgarie, Bosnie, Macédoine, Roumanie, en Perse et à Mexico.

Des accidents (de chemins de fer surtout) sont très probables aussi.

Si l'on observe les effets de la conjonction des deux maléfiques sur les horoscopes des divers souverains, on trouve :

Qu'elle compromet gravement la santé de notre Président (elle se fait en opposition à son Soleil dans le Scorpion, et en VIII[e] maison, en quadrature à l'ascendant) ;

Que, tombant dans la XI[e] maison de l'Empereur d'Allemagne, elle lui fera perdre quelque alliance et nuira à sa fortune ;

Que, en Angleterre, elle causera des séditions économiques sérieuses et des difficultés avec les voisins (conjointe à Mercure, maître de VI et de III ; quadrature à la maison XII, etc.).

En Autriche, elle paraît préjudiciable surtout à la santé de l'Empereur (quadrature à la Lune, opposée au Soleil, hyleg, etc.).

En Espagne, elle occasionne des difficultés diplomatiques sur une question coloniale.

Elle menace le roi d'Italie d'une perte de territoire.

Elle présage un échec militaire.

Pour la Turquie, on ne voit que bénéfices par les traités.

Le Portugal aussi gagnerait quelque avantage colonial.

La période d'agitations violentes qui s'étend sur tout ce mois mettra particulièrement la France en grand péril, car la conjonction néfaste se produit dans la VIII[e] maison de son thème, celle qui intéresse la vie même ; elle s'y accompagne d'aspects spécialement maléfiques pour son ciel. Cependant, ce ne sont pas les difficultés internationales qui semblent lui devoir porter préjudice ; elle est, au contraire, plutôt favorisée par les négociations diplomatiques qui occuperont l'Europe, surtout dans les premiers jours.

Mais ses affaires intérieures semblent très troublées. Le mois commence par une opposition dangereuse du peuple contre le gouvernement (le Soleil subit une suite de mauvais aspects) ; des grèves, des soulèvements économiques dangereux provoqueront toute l'énergie de l'assemblée et des ministres. On peut signaler notamment les journées du 4, du 5, du 7, du 9 et du 10.

Les violences vont toujours croissant, à mesure que le mois s'avance ; des séditions populaires paraissent probables ; vers le 10, quelque disposition législative les apaisera peut-être un peu (par Vénus et Jupiter), mais le gouvernement et l'assemblée qui le soutient semblent rendus impopulaires par des tendances sociales utopiques.

Du 11 au 16, les violences redoublent encore, et les passions s'exaltent dans

le peuple comme à l'assemblée ; l'agitation est générale ; le Ministère, très menacé, est soutenu par le gouvernement contre la population.

Les 17 et 18, l'opposition s'accentue plus forte, un bouleversement semble menacer le gouvernement (par l'effet d'Uranus en VIIe maison) ; on verra plus loin que le thème du Ministère porte de son côté les menaces les plus sérieuses contre son existence, à la même époque.

Mais la détente semble se faire à partir du 19 (le Soleil en XI, favorisé par Jupiter radical, etc.). Dès lors, du 20 au 25 à peu près, la position du gouvernement semble très améliorée ; la bourgeoisie s'oppose utilement aux réformes extrêmes ; le peuple, quoique encore troublé, revient aux instincts plus harmonieux et synthétiques de la France, marqués par son thème de 1790.

Dans le même temps, du 19 au 24, la diplomatie est favorable aux intérêts français ; mais le 25 semble ramener de nouvelles difficultés au sujet de l'extension coloniale, et le 26 porte même une menace de rupture diplomatique avec un voisin ; cependant, notre pays se montre courageusement prêt à toute éventualité (Mars maître de la maison VII, en bonnes dispositions dans notre thème), et les derniers jours du mois portent le présage d'un arrangement favorable. Les difficultés recommenceront peut-être en septembre.

Pendant cette dernière semaine, le gouvernement paraît encore menacé par des tendances utopiques, mais il est soutenu par l'opinion publique.

Du 10 au 25, la santé publique sera troublée par quelque épidémie (d'angine probablement), surtout du 15 au 19 et du 22 au 24. Des maladies de la vessie seront à craindre aussi.

C'est encore un temps funeste pour le mariage ; les divorces se multiplieront ; les passions les moins nobles seront surexcitées.

Le Ministère Monis n'a pas résisté à l'échec qu'il devait subir comme l'avaient signalé les numéros précédents de mai et juin, avec l'espoir cependant qu'il vivrait quelques jours de plus. On remarquera que sa fin était prévue pour le 2 juillet sur une question religieuse *ou coloniale* (voir p. 140) ; or ce jour a été celui de l'envoi d'un vaisseau de guerre allemand au Maroc.

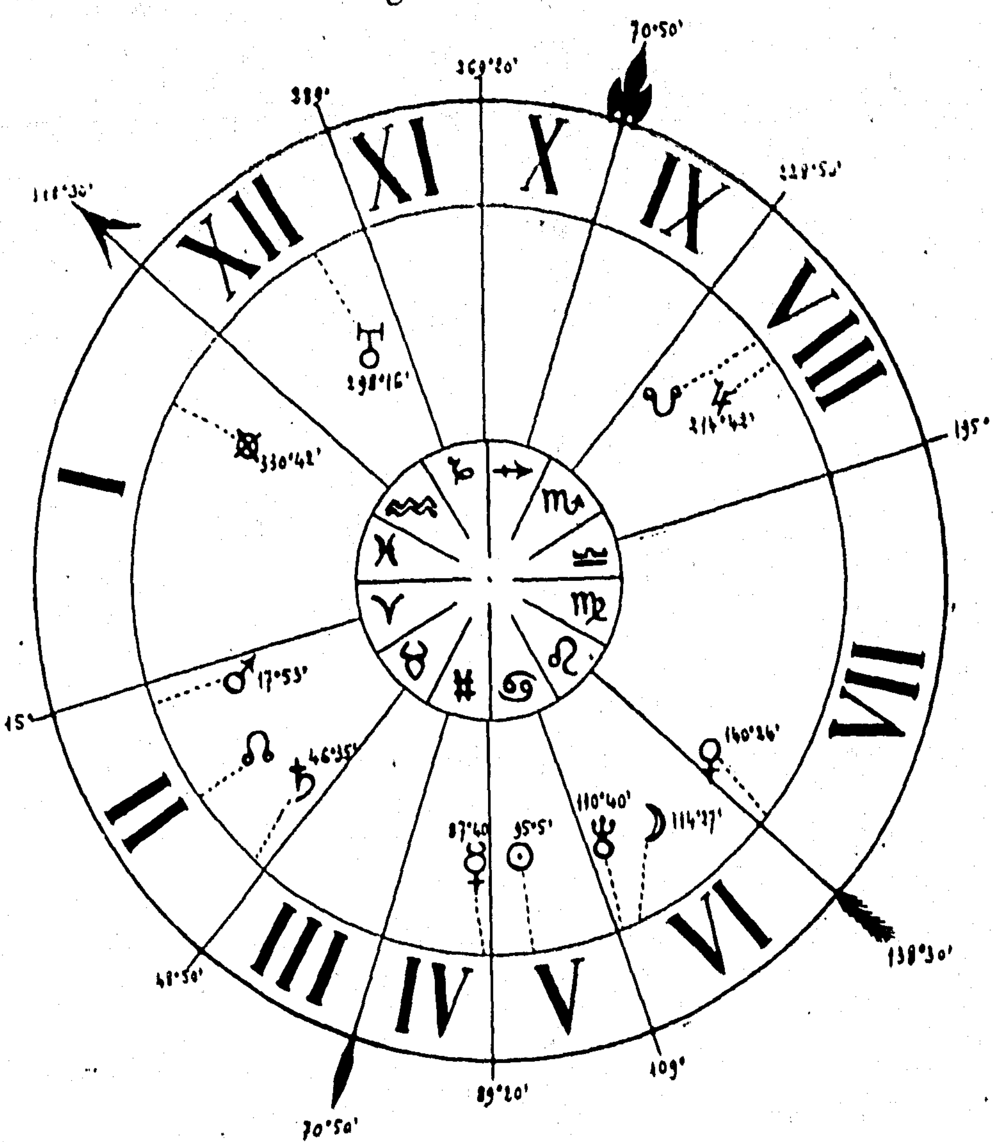
(Voir à la page suivante la figure du thème pour le Ministère nouveau.)

D'après la presse, il est né le 27 juin à 10 heures du soir ; cette heure paraît, d'après le thème, devoir être augmentée d'un quart d'heure environ (exactement 17 minutes).

Jupiter et Saturne sont les planètes principales. On y lit de hautes aspirations, une grande ambition, de bonnes intentions, de la générosité, une énergie décidée, violente, peu scrupuleuse, un esprit pratique, obstiné, hautain, servi par une intelligence ingénieuse, mais une imagination exagérée, romanesque, qui, agitant jusqu'à la nervosité, rend la volonté incertaine dans l'exécution.

Il sera exposé à de violentes oppositions ; les amis qui l'ont élevé deviendront ses adversaires (Saturne, maître de la maison XI, est maléficié par Mercure et en quadrature à l'ascendant) ; l'Assemblée est désignée comme lui étant hostile (Vénus, trigone à Mars qui le menace de mort, est en quadrature à Saturne et opposée à l'ascendant).

Il semble devoir être, vers les 6 et 7, mis en face de difficultés sérieuses avec quelque voisin ; il y aura, du reste, l'appui de la nation et du peuple ; mais, vers le 13 et le 14, il sera vivement attaqué, encore à propos d'affaires coloniales. Le thème de la France indique, pour le 16, un traité favorable à la suite de contestations de ce genre.




Il paraît difficile, cependant, que la vie du Ministère résiste à l'ensemble d'aspects néfastes qui l'accablent à cette époque (du 16 au 20) ; la journée du 17 semble celle de sa plus grande impopularité et de son plus grand danger. On a vu plus haut que le thème de la France désigne ce même temps comme le plus contraire au gouvernement. — On lui trouve ensuite d'autres crises vers le 27 septembre et surtout du 18 au 20 octobre prochain.

F.-Ch. Barlet.

# L'ARCHÉOMÈTRE

*(Suite)*

L'interprétation que nous avons donnée du nom d'*Abraham* (1), exprimant les finalités des âmes dans le trigone des Eaux Vives, comme ce que nous avions dit précédemment au sujet du nom de *Brahmâ* (2), se déduit immédiatement de sa formation dans ce trigone, par l'union des trois zodiacales précédées de la planétaire lunaire, et auxquelles est jointe la lettre du centre, A, placée en initiale dans la forme hébraïque (involution), et en terminaison dans la forme sanscrite (évolution) (3). Ce nom désigne la Puissance qui préside à la seconde naissance (initiation baptismale ou régénération par les Eaux) (4), celle de l'âme par la Foi, par la Grâce (5), le

---

(1) Voir l'article précédent, 2e année, no 5, p. 147.

(2) 1re année, no 11, p. 248, note 2.

(3) En sanscrit, toute voyelle longue doit être considérée comme un redoublement de la voyelle brève correspondante, de sorte que *â*, en particulier, équivaut à *aa* contracté, ainsi qu'on le voit dans la formation des mots composés ; et c'est là une particularité à laquelle il importe d'autant plus de faire attention que, souvent, le remplacement d'un *a* bref ou simple par un *a* long ou double (*â*) dans un tel mot composé équivaut au remplacement d'une affirmation par une négation, cet *a* long étant le produit de la contraction d'un *a* final du premier élément du composé avec un *a* privatif ajouté en préfixe au second élément (comme ἀ en grec, avec la même signification). D'autre part, on sait que, en sanscrit, toute consonne écrite en entier et sans aucune modification ou adjonction doit toujours être regardée comme suivie de la voyelle *a*, qui est le son primordial ou fondamental, ainsi que nous l'avons déjà dit (2e année, no 2, p. 51, note 4) ; la voyelle *â* est figurée par l'adjonction d'un trait vertical placé à la suite de la consonne, pour marquer l'adjonction du second *a* qui se contracte avec le premier. On peut donc dire que, dans les deux noms aBRaHaM et BRaHMâ, il y a trois *a* simples, dont un seul, le premier en hébreu et le dernier en sanscrit, est représenté par un signe distinct dans les écritures de l'une et l'autre langue ; les deux autres *a*, n'étant pas figurés (si ce n'est, en hébreu, par l'addition postérieure des points-voyelles, dont il n'y a pas lieu de tenir compte hiéroglyphiquement), ne doivent pas être considérés séparément des consonnes qui les supportent, et n'entrent pas dans le calcul des valeurs numériques.

(4) Voir 2e année, no 1, p. 12, note 1.

(5) La Foi (Πίστις) caractérise le degré atteint par la seconde naissance, celui des Psychiques, comme la Connaissance (Γνῶσις) caractérise celui qui est atteint par la troisième, la naissance spirituelle, c'est-à-dire celui des Pneumatiques.

Père des Croyants (1). En lisant en sens inverse le nom aBRaHaM, il devient MaHâ-RaBa, la Grande Maîtrise (2) ; c'est aussi MaHâ-BaRa, la grande création par la Parole, et son résultat, l'Acte, le poème divin. En hébreu comme en sanscrit, la racine BRA exprime l'idée de création (3) : ces trois lettres forment le second mot de la Genèse, ברא, répétition de la première moitié du premier mot, בראשית, sur la formation archéométrique duquel nous aurons à revenir encore.

Nous devons faire remarquer ici que, en formant dans le Trigone de la Terre des Vivants le nom exactement homologue de celui de BRaHMâ (par l'union de la planétaire du sommet, qui est ici celle de Saturne, avec les trois zodiacales et l'*a* terminal), on obtient SOPhIa (Σοφία), la Sagesse Divine (4). Le serpent, qui est un des symboles de la Sagesse (5), est appelé en grec OPhIS (ὄφις), nom formé des mêmes lettres que celui de SOPhIa (moins l'*a* final), la lettre initiale S (ou Σ) devenant ici terminale (6). On sait,

---

(1) En hébreu, arabe, persan, etc., le nom aBRaHaM ou iBRaHiM a toujours cette signification.

(2) Voir Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*.

(3) Et aussi d'extension ou d'expansion : la racine verbale *brih*, en sanscrit, signifie s'étendre.

(4) Voir *Notes sommaires sur le Gnosticisme*, 1re année, no 5, p. 97.

(5) « Soyez prudents comme des serpents », est-il dit dans l'Évangile ; cette parole suffirait à prouver que le symbole du serpent n'est pas toujours pris dans une acception défavorable, et c'est d'ailleurs ce que nous expliquerons un peu plus loin.

(6) La lettre grecque Σ, bien que phonétiquement équivalente au ס hébraïque, correspond en réalité, par son rang alphabétique, au ש, qui a d'ailleurs les deux consonances *sh* et *s* ; c'est la lettre Ξ qui, dans l'alphabet grec, tient la place du ס. D'ailleurs, la forme majuscule Σ n'est que le redressement vertical de W, qui est l'une des formes du ש phénicien ; par contre, la forme minuscule σ est le retournement du ס hébraïque, retournement que l'on constate également pour d'autres caractères, et qui est dû à ce que les deux langues s'écrivent en sens inverse l'une de l'autre. De même, la forme majuscule C, qui se rencontre fréquemment aussi pour la même lettre, est le retournement du כ hébraïque ; sous cette forme, identique à celle du C latin, la lettre σ équivaudrait en français au *c* doux (ou *ç*), tandis que le כ hébraïque équivaudrait au *c* dur. On voit par là qu'il s'est produit des confusions entre différents caractères dans l'alphabet grec, ou plutôt, tout d'abord, dans l'alphabet phénicien qui lui donna naissance, et qui, désarchéométré, n'eut primitivement que 16 lettres au lieu de 22, mais pour revenir plus tard à ce dernier nombre. Enfin, pour terminer ici les considérations relatives à la lettre grecque σ, nous devons encore faire remarquer que sa forme finale ς est identique à la lettre latine S, sur la valeur hiéroglyphique de laquelle nous reviendrons par la suite, et qui correspond précisément à la représentation du serpent symbolique.

d'autre part, que OPhI, ou, lu dans l'autre sens, IPhO, est aussi l'un des noms du Verbe (1), et plus particulièrement du Verbe considéré sous son aspect de Rédempteur. Le même rapport symbolique est marqué par la figure biblique du Serpent d'Airain, image du Sauveur Crucifié (2) ; cette figure peut être représentée schématiquement par l'union des deux lettres S et T, dont les correspondantes hébraïques ש et ת, les deux dernières lettres de l'alphabet, forment le nom de שת (*Sheth*), et sur la signification hiéroglyphique desquelles nous aurons à revenir.

Le Serpent, pris dans cette acception, est l'Ἀγαθοδαίμων des Grecs, le *Kneph* égyptien, tandis que, dans sa signification inférieure et maléfique (3), il est le Κακοδαίμων, l'*Apap* égyptien (4), le נחש biblique (5), le *Vritra* védique (6) ; il est l'Hydre des Ténèbres, *Typhon* ou *Python*, vaincu finalement et tué par le Héros solaire, *Osiris*, *Apollon*, *Héraklès*, *Mikaël* (7). Réunis, les deux Serpents symboliques représentent les deux courants ascendant et descendant (évolution et involution) de la Force Universelle, qui, s'enroulant autour de l'Axe du Monde, forment la figure du Caducée, dont on connaît l'importance dans le symbolisme gréco-romain (8). Nous aurons encore l'occasion de revenir sur ce symbole du Serpent, mais ce que nous venons d'en dire ici suffit pour faire comprendre que, pris dans son sens supérieur

---

(1) Voir 1re année, no 9, p. 190.

(2) Ce symbole doit être rapproché également de celui de *Quetzalcohuatl* dans la tradition des Aztèques, qui, comme on le sait, dérivait directement de celle des Atlantes.

(3) Tout symbole est ainsi susceptible de deux interprétations opposées, qui s'équilibrent et s'unissent dans sa signification totale et universelle. Le nom de שת a aussi les deux acceptions contraires : dans son sens défavorable, il est la racine de שתן (*Shathan*), l'Adversaire ; de même, *Set* était aussi l'un des noms de *Typhon* chez les Égyptiens (voir Fabre d'Olivet, *La Langue Hébraïque restituée*).

(4) Voir *Notes sommaires sur le Gnosticisme*, 1re année, no 10, p. 230.

(5) Cependant, le symbole de נחש même n'a pas forcément un sens mauvais, lorsqu'il est pris simplement comme symbole cyclique (voir 1re année, no 11, p. 243), mais il a toujours une signification limitative.

(6) *Vritra* est foudroyé par *Indra* (appelé aussi *Shakra*), considéré comme manifestant le principe lumineux (*Dyaus*, Ζεύς) dans l'Atmosphère, *Antariksha*, ou la région transparente qui est intermédiaire entre le Ciel (*Swar*) et la Terre (*Bhû*) ; dans les *mantras*, cette région est aussi désignée par le nom de *Bhûva*.

(7) Le Serpent enroulé sur lui-même (*revolutus*) est un symbole de « révolution », dans toutes les acceptions différentes de ce mot.

(8) Le Serpent ascendant ou évolutif figure seul autour du bâton d'*Esculape* (*Asklêpios*), le principe de la Médecine spirituelle (*Dhanvantari*) : le symbole ainsi formé est hiéroglyphiquement identique à l'union des deux lettres I et S, dont nous aurons à reparler un peu plus tard.

et bénéfique, il ait joué un grand rôle dans certaines traditions gnostiques, telles que, en particulier, celle des *Ophites*, à laquelle il a donné son nom (1).

(*A suivre.*) T.

(1) Dans ces traditions, le Serpent est souvent figuré avec la tête du lion, animal solaire ; il est alors regardé comme un symbole du Rédempteur.

# A PROPOS DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

Vers la fin de notre précédente étude (1), nous avons fait allusion à certains astronomes contemporains à qui il arrive parfois de s'écarter du domaine qui leur est propre, pour se livrer à des digressions empreintes d'une philosophie qu'il n'est certes pas injuste de déclarer toute sentimentale, car elle est essentiellement poétique dans son expression. Qui dit sentimentalisme dit toujours anthropomorphisme, car il en est de plusieurs sortes ; et celui dont nous parlons a ceci de particulier qu'il s'est d'abord manifesté comme une réaction contre la cosmogonie géocentrique des religions révélées et dogmatiques, pour aboutir aux conceptions étroitement systématiques de savants qui veulent borner l'Univers à la mesure de leur compréhension actuelle (2), d'une part, et, d'autre part, à des croyances pour le moins aussi singulières et peu rationnelles (en raison même de leur caractère tout sentimental de croyances) que celles qu'elles prétendent remplacer (3). Sur l'un et sur l'autre de ces deux produits d'une même mentalité,

(1) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 6, p. 166.

(2) « L'homme est la mesure de toutes choses », a dit un philosophe grec ; mais il est bien évident que ceci doit s'entendre en réalité, non de l'homme individuel contingent, mais de l'Homme Universel.

(3) Citons comme exemple, pour ne pas sortir des conceptions directement suggérées par l'astronomie, l'étrange théorie de la migration de l'être individuel à travers les divers systèmes planétaires ; il y a là une erreur tout à fait analogue à celle de la réincarnation (voir à ce propos 2e année, no 3, p. 94, note 1). Pour l'exposé de cette conception, outre les ouvrages de M. Flammarion, voir Figuier, *Le Lendemain de la Mort ou la Vie future selon la Science*.

nous aurons également à revenir par la suite ; mais il est bon de constater qu'ils s'unissent parfois, et il est à peine besoin de rappeler, pour en donner un exemple, la fameuse « religion positiviste » qu'Auguste Comte institua vers la fin de sa vie. Qu'on ne croie point, d'ailleurs, que nous sommes hostile le moins du monde aux positivistes ; nous avons au contraire pour eux, quand ils sont strictement positivistes (1), et alors même que leur positivisme reste forcément incomplet, une tout autre estime que pour les philosophes doctrinaires modernes, qu'ils se déclarent monistes ou dualistes, spiritualistes ou matérialistes.

Mais revenons à nos astronomes ; parmi eux, l'un des plus connus du grand public (et c'est pour ce seul motif que nous le citons de préférence à tout autre, eût-il une valeur scientifique bien supérieure) est assurément M. Camille Flammarion, que nous voyons, même dans ceux de ses ouvrages qui sembleraient devoir être purement astronomiques, écrire des choses comme celles-ci :

« ... Si les mondes mouraient pour toujours, si les soleils une fois éteints ne se rallumaient plus, il est probable qu'il n'y aurait plus d'étoiles au ciel.

« Et pourquoi ?

« Parce que la création est si ancienne, que nous pouvons la considérer comme éternelle dans le passé (2). Depuis l'époque de leur formation, les innombrables soleils de l'espace ont eu largement le temps de s'éteindre. Relativement à l'éternité passée (*sic*), il n'y a que les nouveaux soleils qui brillent. Les premiers sont éteints. L'idée de succession s'impose donc d'elle-même à notre esprit (3).

« Quelle que soit la croyance intime que chacun de nous ait acquise dans sa conscience sur la nature de l'Univers, il est impossible d'admettre l'ancienne théorie d'une création faites une fois pour toutes (4). L'idée de Dieu

---

(1) Mais, bien entendu, le positiviste, s'il veut rester toujours logique avec lui-même, ne peut jamais prendre, en quelque façon que ce soit, une attitude négatrice, autrement dit systématique (car qui dit négation dit limitation, et réciproquement).

(2) C'est une singulière conception que celle d'une soi-disant éternité temporelle, qui se compose de durées successives, et qui semble se partager en deux moitiés, l'une passée et l'autre future ; ce n'est là, en réalité, que l'indéfinité de la durée, à laquelle correspond l'immortalité humaine. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette idée d'une pseudo-éternité divisible, et sur les conséquences qu'ont voulu en tirer quelques philosophes contemporains.

(3) Il est presque superflu d'attirer l'attention sur la quantité de pures hypothèses qui sont accumulées dans ces quelques lignes.

(4) On se demande au nom de quel principe est proclamée cette impossibilité, dès lors qu'il s'agit d'une croyance (le mot y est), c'est-à-dire de quelque chose qui ne relève que de la conscience individuelle.

n'est-elle pas, elle-même, synonyme de l'idée de Créateur ? Aussitôt que Dieu existe, il crée ; s'il n'avait créé qu'une fois, il n'y aurait plus de soleils dans l'immensité, ni de planètes puisant autour d'eux la lumière, la chaleur, l'électricité et la vie (1). Il faut, de toute nécessité, que la création soit perpétuelle (2). Et, si Dieu n'existait pas, l'ancienneté, l'éternité de l'Univers s'imposerait avec plus de force encore (3). »

L'auteur déclare que l'existence de Dieu est « une question de philosophie pure et non de science positive », ce qui ne l'empêche pas de vouloir démontrer ailleurs (4), sinon scientifiquement, du moins par des arguments scientifiques, cette même existence de Dieu, ou plutôt d'un dieu, devrions-nous dire, et encore d'un dieu fort peu lumineux (5), puisqu'il n'est qu'un aspect du Démiurge ; c'est l'auteur lui-même qui le déclare, en affirmant que, pour lui, « l'idée de Dieu est synonyme de celle de Créateur », et, quand il parle de création, c'est toujours du monde physique seulement qu'il s'agit, c'est-à-dire du contenu de l'espace que l'astronome a la possibilité d'explorer avec son télescope (6). Du reste, il est des savants qui ne s'affirment athées que parce qu'il leur est impossible de se faire de l'Être Suprême une autre conception que celle-là, laquelle répugne trop fortement à leur raison (ce qui témoigne du moins en faveur de celle-ci) ; mais M. Flammarion n'est point de ce nombre, puisque, au contraire, il ne perd aucune occasion de faire une profession de foi déiste. Ici même, aussitôt après le passage que nous avons précédemment cité, il est conduit, par des considérations empruntées d'ailleurs à une philosophie tout atomiste, à formuler cette conclusion : « la vie est universelle et éternelle » (7). Il prétend en être arrivé là par la science positive seule (au moyen de combien d'hypothèses !) ; mais il est assez singulier que cette même conclusion ait été depuis longtemps affirmée et enseignée dogmatiquement par le Catholicisme,

---

(1) Il résulte visiblement de cette phrase que, pour l'auteur, Dieu a un commencement et est soumis au temps, ainsi d'ailleurs qu'à l'espace.

(2) Mais perpétuel, qui n'implique que la durée indéfinie, n'est nullement synonyme d'éternel, et une ancienneté, si grande soit-elle, n'a aucun rapport avec l'éternité.

(3) *Astronomie populaire*, pp. 380 et 381.

(4) *Dieu dans la Nature*, ou « le Spiritualisme et le Matérialisme devant la Science moderne ».

(5) On sait que le mot *Dieu* dérive du sanscrit *Dêva*, qui signifie « lumineux » ; il est d'ailleurs bien entendu qu'il s'agit ici de la Lumière spirituelle, et non de la lumière physique qui n'en est qu'un symbole.

(6) En effet, la science moderne n'admet, du moins en principe, que ce qui est susceptible de tomber sous le contrôle d'un ou plusieurs des cinq sens corporels ; de son point de vue étroitement spécialisé, tout le reste de l'Univers est purement et simplement considéré comme inexistant.

(7) *Astronomie populaire*, p. 387.

comme relevant exclusivement du domaine de la foi (1). Si la science et la foi devaient se rejoindre si exactement, était-ce bien la peine de reprocher avec tant d'acrimonie à cette religion les quelques tracasseries que Galilée eut jadis à subir de la part de ses représentants pour avoir enseigné la rotation de la Terre et sa révolution autour du Soleil, opinions contraires à un géocentrisme que l'on voulait alors appuyer sur l'interprétation exotérique (et erronée) de la Bible, mais dont, à notre époque, les plus ardents défenseurs (car il y en a encore) ne se trouvent peut-être plus parmi les fidèles des religions révélées (2) ?

Voyant M. Flammarion mêler ainsi le sentimentalisme à la science sous prétexte de « spiritualisme », nous ne pouvons pas être surpris qu'il en soit arrivé assez rapidement à un « animisme » qui, comme celui d'un Crookes, d'un Lombroso (à la fin de sa vie) ou d'un Richet (autant d'exemples de l'échec de la science expérimentale en face de la mentalité formée depuis longtemps en Occident par l'influence des religions anthropomorphiques), ne diffère guère du spiritisme ordinaire que pour la forme, pour sauver les apparences « scientifiques ». Mais ce qui pourrait étonner davantage, si l'on ne songeait que la conception d'un Dieu individuel, plus encore que « personnel », ne saurait satisfaire toutes les mentalités, ni même toutes les sentimentalités, ce qui, disons-nous, étonnerait peut-être davantage, c'est de retrouver cette même « philosophie scientifique » sur laquelle M Flammarion édifie son néo-spiritualisme, et exposée en des termes presque identiques, sous la plume d'autres savants qui s'en servent précisément pour justifier au contraire une conception matérialiste de l'Univers. Bien entendu, nous ne pouvons pas plus donner raison aux uns qu'aux autres, car le spiritualisme et le « vitalisme » ou l' « animisme » des uns sont tout aussi étrangers à la pure métaphysique que le matérialisme et le « mécanisme » des autres, et tous se font de l'Univers des conceptions également bornées, quoique de façons

---

(1) Nous reviendrons sur cette question de la « vie éternelle » ; mais nous pouvons faire remarquer dès maintenant que cette prétendue éternisation d'une existence individuelle contingente n'est que la conséquence d'une confusion entre l'éternité et l'immortalité. D'ailleurs, cette illusion est plus facilement excusable, dans une certaine mesure, que celle des spirites et autres psychistes, qui croient pouvoir démontrer l'immortalité « scientifiquement », c'est-à-dire expérimentalement, tandis que l'expérience ne pourra évidemment jamais prouver plus ni mieux qu'une survivance de quelques éléments de l'individualité, après la mort de l'élément corporel physique ; il convient d'ajouter que, au point de vue de la science positive, même cette simple survivance d'éléments *matériels* est encore bien loin d'être solidement établie, malgré les prétentions des diverses écoles néo-spiritualistes.

(2) Nous faisons notamment allusion ici à certains groupes d'occultistes, dont les théories sont d'ailleurs trop peu sérieuses pour qu'on leur consacre le moindre développement ; cette simple indication suffira certainement pour mettre nos lecteurs en garde contre les élucubrations de ce genre.

diverses (1); tous prennent pour l'infini et l'éternité ce qui n'est en réalité que l'indéfinité spatiale et l'indéfinité temporelle. « La création se développe dans l'infini et dans l'éternité », écrit en effet M. Flammarion (2), et nous savons dans quel sens restreint il entend la création; laissons-le sur cette affirmation, et venons-en maintenant, sans plus tarder, à ce qui a été l'occasion du présent article.

∴

Dans *L'Acacia* de mars dernier, a paru un article du F.·. M.-I. Nergal sur *La question du Grand Architecte de l'Univers*, question qui avait déjà été traitée précédemment (3) dans la même revue, par le regretté F.·. Ch.-M. Limousin et par le F.·. Oswald Wirth: nous en avons dit quelques mots il y a plus d'un an (4).

Or, si nous avons cité M. Flammarion comme simple exemple de la tendance néo-spiritualiste de certains savants contemporains, nous pouvons bien prendre le F.·. Nergal pour exemple de la tendance matérialiste de certains autres. En effet, lui-même s'affirme nettement tel, rejetant toutes les autres dénominations qui (comme celle de « moniste », notamment) pourraient laisser place à quelque équivoque ; et l'on sait que, en réalité, les véritables matérialistes sont fort peu nombreux. Encore leur est-il bien difficile de conserver toujours une attitude strictement logique : alors qu'ils croient être des esprits rigoureusement scientifiques (5), leur conception de l'Univers n'est qu'une vue philosophique comme une autre, dans la construction de laquelle entrent bon nombre d'éléments d'ordre sentimental ; il en est même parmi eux qui vont si loin dans le sens de la prépondérance accordée (au moins pratiquement) au sentimentalisme sur l'intellectualité, que l'on peut trouver des cas de véritable mysticisme matérialiste. N'est-ce pas, en effet, un concept éminemment mystique et religieux que celui d'une morale absolue (ou soi-disant telle), qui peut exercer sur la mentalité d'un matérialiste une influence assez puissante pour lui faire avouer que, alors même qu'il n'aurait aucun motif rationnel d'être matérialiste, il le demeurerait cependant encore, uniquement parce qu'il est « plus beau » de « faire

---

(1) Il y aurait de curieuses remarques à faire sur les différentes limitations de l'Univers conçues par les savants et les philosophes modernes ; c'est là une question que nous traiterons peut-être quelque jour.

(2) *Astronomie populaire*, p. 211.

(3) En 1908.

(4) *L'Orthodoxie Maçonnique*, 1re annee, n° 6, p. 107.

(5) S'ils l'étaient réellement, ils se borneraient à être uniquement positivistes, sans plus se préoccuper du matérialisme que du spiritualisme, les affirmations (et aussi les négations) de l'un comme celle de l'autre dépassant la portée de l'expérience sensible.

le bien » sans espoir d'aucune récompense possible ? C'est là, assurément, une de ces « raisons » que la raison ignore, mais nous croyons bien que le F.·. Nergal lui-même accorde une trop grande importance aux considérations d'ordre moral pour dénier toute valeur à un tel argument (1).

Quoi qu'il en soit, dans l'article auquel nous venons de faire allusion, le F.·. Nergal définit l'Univers comme « l'ensemble des mondes qui gravitent à travers les infinis (*sic*) » (2) ; ne croirait-on pas entendre M. Flammarion ? C'est précisément sur une affirmation équivalente à celle-ci que nous avons laissé ce dernier, et nous en faisons la remarque tout d'abord pour rendre manifeste la similitude de certaines conceptions chez des hommes qui, en raison de leurs tendances individuelles respectives, en déduisent des doctrines philosophiques diamétralement opposées.

Nous avons pensé que la question du Grand Architecte de l'Univers, d'ailleurs étroitement liée aux considérations qui précèdent, était de celles sur lesquelles il est bon de revenir parfois, et, puisque le F.·. Nergal souhaite que son article puisse motiver des réponses, nous exposerons ici quelques-unes des réflexions qu'il nous a suggérées, cela sans aucune prétention dogmatique, bien entendu, car l'interprétation du symbolisme maçonnique n'en saurait admettre (3).

(*A suivre*). T PALINGÉNIUS.

---

(1) Dans l'article même dont il est ici question, le F.·. Nergal parle de « l'idéal de beauté et de sentiment qu'ont en perspective les sincérités aux fortes et profondes convictions fondées sur les méthodes et disciplines scientifiques », sincérités qu'il oppose à celle « du spiritualisme du F.·. G..., fruit naturel de son éducation littéraire ».

(2) On pourrait croire qu'il y a ici une universalition excessive de la loi de gravitation, si l'on ne réfléchissait que, pour l'auteur comme pour M. Flammarion, il ne s'agit jamais que de l'Univers physique, relevant du domaine de l'astronomie, qui n'est qu'un des éléments de la manifestation universelle, et qui n'est nullement infini ; encore moins remplit-il une pluralité d'infinis, dont la coexistence est d'ailleurs une pure et simple impossibilité (voir *Le Démiurge*, 1re année, no 1, p. 8).

(3) Voir *L'Orthodoxie Maçonnique*, 1re année, n° 6, p. 106 (citation du *Rituel interprétatif pour le Grade d'Apprenti*).

# L'IDENTITÉ SUPRÊME DANS L'ÉSOTÉRISME MUSULMAN

## LE TRAITÉ DE L'UNITÉ

(RISÂLATUL-A*H*ADIYAH)

*par le plus grand des Maîtres spirituels*

MO*H*YIDDIN IBN ARABI

**(*Suite*)**

Celui qui est ainsi qualifié possède des attributs innombrables. Comme celui qui meurt, dans le sens propre du mot, est séparé de tous ses attributs louables ou blâmables, de même, celui qui meurt, au sens figuré, est séparé de tous ses attributs louables ou blâmables. Allah — qu'Il soit béni et exalté — est à sa place dans toutes les circonstances (1). La « nature intime » d'Allah tient lieu de sa « nature intime » ; les « attributs » d'Allah tiennent lieu de ses « attributs ». C'est pourquoi le Prophète — qu'Allah prie sur lui et le salue — a dit : « Mourez avant que vous ne mouriez », c'est-à-dire : « connaissez vous-mêmes (vos âmes, votre « proprium ») avant que vous ne mouriez ». Il a dit encore : « Allah dit : Mon adorateur ne cesse de s'approcher de Moi par des œuvres surérogatoires jusqu'à ce que Je l'aime. Et lorsque Je l'aime, Je suis son ouïe, sa vue, sa langue, sa main, etc. (2). » Le Prophète veut dire : Celui qui tue son âme (son « proprium »), c'est-à-dire celui qui se connaît, voit que toute son existence est Son existence. Il ne voit aucun changement en sa « nature intime » ou en ses « attributs ». Il ne voit aucune nécessité à ce que ses attributs deviennent les Siens. Car (il a compris qu')il n'était pas lui-même l'existence de sa propre « nature intime », et qu'il avait été ignorant de son « proprium » et de ce qu'il était au fond. Lorsque tu prends connaissance de ce que c'est que ton « proprium », tu es débarrassé de ton dualisme (3), et tu sauras que tu n'es autre qu'Allah. Si tu avais une existence indépendante, une existence « autre qu'Allah », tu n'aurais

---

(1) Allah est ici à considérer comme la formule de la Destinée, universelle ou individuelle.

(2) Une célèbre « Tradition sainte » (*H*adî*t* qodsî) (voir *La Gnose*, 2e année, nº 6, p. 174, note 2).

(3) *Itnaïniyah* = dualisme ; bi-existence ; croyance en deux divinités ; de *Itnain* = deux. Dans quelques manuscrits, je trouve : *Ananiyah* = égoïsme, de *Ana* = je, moi.

pas à t'effacer ni à connaître ton « proprium ». Tu serais un Seigneur Dieu autre que Lui. Qu'Allah soit béni, de sorte qu'il n'y a pas de Seigneur Dieu autre que Lui.

L'intérêt de la connaissance du « proprium » consiste à savoir, mais à avoir la certitude absolue que ton existence n'est ni une réalité ni une nihilité, mais que tu n'es pas, que tu n'as pas été et que tu ne seras jamais. Tu comprendras clairement le sens de la formule : *Lâ ilaha ill'Allah* (= il n'y a pas de Dieu si ce n'est Le Dieu) (1), c'est-à-dire il n'y a pas de Dieu autre que Lui, il n'y a pas d'existence autre que Lui, il n'y a d'autre autre que Lui, et il n'y a pas de dieu si ce n'est Lui.

Si quelqu'un objecte : « Tu abolis Sa Seigneurie (2) », je réponds : Je n'abolis pas Sa Seigneurie, car Il ne cesse pas d'être (Seigneur) magnifiant, non plus qu'Il ne cesse d'être (adorateur) magnifié. Il ne cesse pas d'être Créateur, non plus qu'Il ne cesse d'être créé. *Il est maintenant* (3) *tel qu'Il était*. Ses titres de Créateur ou de Seigneur magnifiant ne sont point conditionnés par (l'existence) d'une chose créée ou d'un (adorateur) magnifié. Avant la création des choses créées, Il possédait tous Ses attributs. *Il est maintenant tel qu'Il était*. Il n'y a aucune différence, dans Son Unité, entre la création et la préexistence. Son titre de L'Extérieur implique la création des choses, comme Son titre de L'Occulte ou de L'Intérieur implique la préexistence. Son intérieur est Son extérieur (ou Son expansif, Son évidence), comme Son extérieur est Son intérieur ; Son premier est Son dernier et Son dernier est Son premier ; le tout est unique et l'unique est tout. Il est qualifié : « *Tous les jours Il est en l'état de Créateur Sublime ; rien autre que Lui n'était avec Lui ; Il est maintenant tel qu'Il était.* » En réalité, autre-que-Lui n'a pas d'existence. *Tel qu'Il était* de toute éternité, *tous les jours en l'état de Créateur Sublime*. (Il n'y a) aucune chose (avec Lui) et aucun jour (de création, à l'exclusion d'un autre), comme il n'y a dans la préexistence de chose ni de jour (4), car l'existence des choses ou leur néant est tout un. S'il n'en était pas ainsi, il aurait fallu la création de quelque chose de nouveau qui ne fût pas compris dans Son Unicité, ce qui serait absurde. Son titre de L'Unique Le rend trop glorieux pour qu'une pareille supposition fût vraie.

Lorsque tu peux voir ton « proprium » ainsi qualifié sans combiner l'Existence Suprême avec un adversaire, partenaire, équivalent ou associé quelconque, alors tu le connais tel qu'il est (c'est-à-dire tu te connais réellement).

---

(1) Voir *La Gnose*, 2e année, no 2, p. 64, et no 3, p. 111 (errata du no 2).

(2) *Er-rubûbiyah*, c'est-à-dire l'influence seigneuriale, magnificatrice, glorifiante.

(3) Il s'agit toujours de la « Permanente Actualité ».

(4) C'est-à-dire : Il n'y a actuellement, à notre point de vue humain, de chose avec Dieu ni de jour de création particulière, pas plus maintenant qu'avant la création du monde.

C'est pourquoi le Prophète a dit : « Celui qui connaît son « proprium » connaît son Seigneur. » Il n'a pas dit : « Celui qui éteint son « proprium » connaît son Seigneur. » Il sut et il vit qu'aucune chose n'est autre que Lui. Ensuite, il dit que la connaissance de soi-même, du « proprium » (de son âme), c'est là la Gnose ou la connaissance d'Allah. Connais ce que c'est que ton « proprium », c'est-à-dire ton existence (1) ; connais qu'au fond tu n'es pas toi, mais que tu ne sais pas. Sache que (ce que tu appelles) ton existence n'est (en réalité) ni ton existence ni ta non-existence. Sache que tu n'es ni existant ni néant, que tu n'es pas autre qu'existant ou autre que néant. Ton existence et ta nihilité constituent Son Existence (absolue, telle que l'on ne peut *ni doit* discuter si Elle est ou si Elle n'est pas) (2). La substance de ton être ou de ton néant est Son Existence. Donc, lorsque tu vois que les choses ne sont pas autres que ton existence et la Sienne, et lorsque tu peux voir que la substance de Son Être est ton être et ton néant dans les choses, sans (toutefois) voir quoi que ce soit avec Lui ou dans Lui, alors tu connais ton âme, ton « proprium ». Or, se connaître soi-même d'une telle manière, c'est là la Gnose, la connaissance d'Allah, au-dessus de toute équivoque, doute ou combinaison d'une chose temporaire avec l'éternité, sans voir dans l'éternité ou par elle ou à côté d'elle autre chose que l'éternité.

Si quelqu'un demande : « Comment alors s'opère l'Union (El-wiçal), puisque tu affirmes qu'autre-que-Lui n'est pas ? une chose qui est unique ne peut s'unir qu'avec elle-même », la réponse est : En réalité, il n'y a ni union (*waçl*) ni séparation (*façl*), comme il n'y a ni éloignement (*buud*) ni approchement (*qurb*). On ne peut parler d'union qu'entre deux, et non lorsqu'il s'agit d'une chose unique. L'idée d'union ou d'arrivé comporte l'existence de deux choses, analogues ou non (3). Analogues, ils sont semblables. S'ils ne sont pas analogues, ils se font opposition. Or, Allah — qu'Il soit exalté — est exempt de tout semblable ainsi que de tout rival, contraste ou opposant. Ce qu'on appelle ordinairement « union », proximité ou éloignement (4), ne sont point tels (dans le sens propre du mot). Il y a union sans

---

(1) C'est-à-dire ce que pouvait être ta vie individuelle séparée de la vie universelle.

(2) Les mots entre parenthèses sont les tentatives du traducteur pour préciser le sens du texte selon la pensée dominante de l'auteur. Une traduction (*Tarjumah*) de l'arabe ou du chinois en une langue occidentale correspond exactement à un commentaire indigène, dans la langue même du texte.

(3) *Mutasâwi* = parallèle.

(4) *Wiçâl, qurb, buaud* : termes soufites très fréquents. Désignant des phénomènes psychologiques, ils s'emploient surtout en morale. C'est pourquoi ils sont tombés, plus que les autres idées soufites, dans la vulgarité sentimentale, après avoir perdu leur véritable signification. Il incombe aux métaphysiciens de rendre le sens primitif aux mots qui désignent les principes. Comme un grand artiste transforme un fait-divers banal en un monument immortel, de même le métaphysicien purifie les lieux communs en débarrassant la Tradition de la routine.

unification, approchement sans proximité, et éloignement sans aucune idée de loin ou de près.

(*A suivre.*) *Traducteur* :
ABDUL-HÂDI.

---

# DISSERTATION
# SUR LE RYTHME ET LA PROSODIE
## DES ANCIENS ET MODERNES

*par*

FABRE D'OLIVET

---

***Sujet proposé par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut de France.***

---

### AVERTISSEMENT

Le travail de Fabre d'Olivet que nous publions aujourd'hui a été lu à l'Institut vers 1820, et, bien qu'il soit d'une grande importance au point de vue ésotérique, il est resté dans l'ombre jusqu'à ce jour.

Il était bon que le Maître célèbre traitât de sa plume autorisée ce sujet si difficile ; il le fit, comme tout le reste, avec une compétence parfaite, une ampleur de vue peu commune.

Déjà, en 1815, Fabre d'Olivet avait publié, en tête de sa traduction des ***Vers dorés de Pythagore***, un ***Discours sur l'essence et la forme de la Poésie***, qui avait été également lu à l'Institut. Le présent mémoire en est le complément indispensable ; la publication en sera faite *in-extenso* dans cette Revue.

LA DIRECTION.

---

### QUESTIONS PROPOSÉES PAR L'ACADÉMIE

Quelles sont les difficultés réelles qui s'imposent à l'introduction du rythme des Grecs et des Latins dans la poésie française ?

Pourquoi ne peut-on point faire de vers français sans rimes ? Supposé que le défaut de fixité de la prosodie française soit une des raisons principales, est-ce un obstacle invincible ? et comment peut-on établir à cet égard des principes sûrs, clairs et faciles ?

Quelles sont les tentatives, les recherches et les ouvrages remarquables qu'on a faits jusqu'ici sur cet objet ? En donner l'analyse, faire voir jusqu'à quel point on est avancé dans cet examen intéressant ; par quelle raison enfin, si la réussite est impossible, les autres langues modernes y sont-elles parvenues ?

---

En demandant quelles sont les difficultés réelles qui s'opposent à l'introduction du Rythme des Grecs et des Latins dans la poésie française, l'Académie n'a point eu le dessein sans doute de provoquer simplement un discours oratoire, facile à remplir de phrases sonores et de lieux communs de rhétorique, mais plutôt une dissertation raisonnée sur l'objet important qu'un ami des lettres a soumis à son tribunal. C'est ainsi que je l'ai supposé du moins, d'après la nature, la forme et l'enchaînement logique de ses questions.

J'ai donc pris la résolution de répondre, et, sans être découragé par la faiblesse de mes talents oratoires, j'ai osé chercher la force de mes arguments dans mon amour pour la science et la vérité. Il m'a semblé que le problème à résoudre, quoique présenté d'une manière complexe, était pourtant très simple et se réduisait à ce peu de mots : avons-nous une connaissance intime du Rythme ? Si nous connaissons le Rythme en lui-même, me suis-je dit, rien de plus facile que de tirer de cette connaissance et de celle que nous avons de la langue française une comparaison qui mette au jour les vraies difficultés de son admission dans notre langue ; mais si, au contraire, cette connaissance nous manque, c'est en vain que nous nous flatterions d'arriver à aucune comparaison positive, à aucun résultat certain ; car on ne peut comparer que ce que l'on connaît, et l'on ne peut juger que ce que l'on compare.

Mais, soit qu'on s'imagine posséder réellement le rythme des anciens pour en avoir calculé quelques formes extérieures, soit qu'on pense, avec moi, qu'on ne peut parvenir à sa connaissance sans rechercher son origine, il n'en devient pas moins indispensable d'entrer dans des détails d'érudition, et de former une chaîne de preuves qu'un discours oratoire proprement dit ne saurait que difficilement comporter. Voilà ce qui m'a porté à croire, ainsi que je l'ai dit, que ce n'était pas un tel discours que l'Académie avait entendu provoquer, mais une dissertation véritable, puisqu'il est impossible de résoudre solidement le problème proposé sans ouvrir une discussion sur la nature du rythme en lui-même, sans remonter jusqu'à son origine, pénétrer jusqu'à son essence, développer ses principes et son but, afin de faire résulter de ce travail une réponse satisfaisante, non seulement à la question dont il s'agit, mais à toutes celles qui pourront s'y rattacher par la suite.

Je crois pouvoir affirmer d'avance et sans hasarder beaucoup que, si la discussion dont je parle, ouverte comme il convient, est suivie avec le calme et la perspicacité nécessaires, elle démontrera un fait auquel on s'attendait peu, et fournira un résultat aussi simple qu'irrésistible : premièrement, en faisant voir que la chose sur laquelle porte tout le poids de la question, c'est-à-dire le rythme, est absolument inconnue, tant dans ses principes que dans son essence ; et, secondement, en prouvant qu'il n'existe point d'autres difficultés de son admission dans la poésie française que l'ignorance même où l'on est de ses vrais principes ; ce qui n'a échappé jusqu'ici aux recherches des savants que parce que sa forme seule, sur laquelle ils se sont tous arrêtés, ne suffisait pas pour leur fournir les matériaux d'une bonne comparaison physique, ni les bases d'un bon jugement moral.

C'est, au reste, avec une satisfaction assez vive que je vais entrer dans cette discussion. Quel qu'en soit le résultat pour moi, et dussé-je y être trahi par la faiblesse de mes moyens, je m'applaudirai toujours des efforts que j'aurai tentés pour coopérer à l'avancement de la langue française. Le plus bel apanage de l'Académie est, à mes yeux, l'initiative qu'elle peut prendre à cet égard. En veillant à l'épuration, à la conservation de cette langue, en la conduisant sans secousses à la perfection relative où elle tend sans cesse, comme toutes les choses du monde, l'Académie ajoute à la gloire de l'Empire français, perpétue sa durée, et acquiert ainsi des droits à la reconnaissance de l'avenir. Chaque pas qu'elle fait faire à la langue dans la route de la perfectibilité, chaque nouveau développement qu'elle lui donne, chaque beauté nouvelle dont elle l'enrichit, sont autant de moyens d'illustration et de vie, tant pour la nation en général que pour les grands hommes en particulier que la France a produits et doit produire encore.

Tout cède au temps, tout passe, mais à des époques différentes, plus tôt ou plus tard, avec des alternatives qui tiennent à l'essence des choses. Les peuples succèdent aux peuples ; les rois aux rois ; les empires s'élèvent sur les empires ; les siècles brillent et s'éclipsent tour à tour ; les monuments antiques se renversent, et de leurs débris dispersés se forment de nouveaux monuments ; la naissance d'une chose annonce toujours la destruction d'une autre : il n'est donné qu'aux langues seules, parmi les institutions terrestres, de braver ce mouvement destructeur, de donner l'être sans le perdre, et de mourir sans cesser de vivre. Tandis que le peuple n'est plus, que la puissance des rois s'est éteinte, que les temples, que les palais se sont écroulés, que la trace même des remparts dominateurs s'est effacée, la langue, si elle est parvenue à sa maturité, survit à tous ces désastres, ne cède qu'insensiblement la place, et, dominant encore longtemps sur les nombreux dialectes formés de ses dépouilles, conserve, avec la pensée des sages, la mémoire des héros, propage, avec l'éclat des vertus, la lumière des arts, et ne livre enfin ces précieux dépôts que lorsqu'une nouvelle langue, lentement mûrie sous son influence, est digne de les recevoir.

La langue grecque et la latine ont succédé à celles de l'Égypte et de la Phénicie ; elles sont riches de leurs héritages. Quoique les grands hommes qui les parlaient n'existent plus, elles n'en répandent pas moins parmi nous leur renommée et leurs découvertes. Toutes mortes qu'elles sont pour le vulgaire, elles n'en vivent pas moins pour l'instruction des savants ; elles vivent, elles vivront jusqu'à ce qu'une langue digne de leur succéder rende inutile une plus longue existence. Cette succession, qui ne saurait être arbitraire, a excité une noble émulation parmi les dialectes européens : l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand même, y ont tour à tour prétendu ; mais, s'il faut le dire avec une impartiale franchise, aucun ne réunit à cet héritage autant de droits que le français. Cet idiome, assez longtemps dédaigné de ses voisins, tiré de son obscurité par François Ier, cultivé et poli par les soins de Richelieu, a fait, sous le règne de Louis XIV, un pas qui a étonné l'Europe. Mais ce serait s'abuser beaucoup de croire que ce pas fut le seul qu'il pût faire et le dernier qu'il dût tenter. Ouvrage de Richelieu,

si ce mouvement a été le fruit du zèle de l'Académie fondée par cet habile ministre, c'est encore à cette Académie à examiner si le temps n'est pas venu de lui en imprimer un nouveau. Trop de circonspection peut nuire autant que trop d'audace. Les extrêmes se touchent ; il faut également les craindre. Le siècle de Louis XVI est beau ; mais qui a dit qu'il fallût y borner la nation française ? Cette nation généreuse et grande aurait-elle épuisé ses forces, et serait-elle déjà réduite à la triste nécessité de vieillir ? Non sans doute ; et, si mes pressentiments ne me trompent pas, l'âge de la virilité qui commence pour elle doit briller d'un éclat dont le monde gardera longtemps le souvenir.

Je n'ai point assurément la vaine prétention d'exercer aucune influence sur l'Académie, à qui toutes ces idées sont plus présentes qu'à moi. Je lui montre ma pensée, non pour la faire approuver, mais pour la soumettre à son jugement ; et je termine ce préambule déjà long en m'appuyant de l'autorité d'un homme non suspect dans cette matière, le président Desbrosses, qui, après avoir démontré la plupart des idées que je viens d'émettre, termine son ouvrage par cette réflexion judicieuse que j'ai prise pour épigraphe : « Notre langue française n'aurait jamais été mise au point où elle est, si on eût craint jadis d'y rien ajouter. »

## I

Les tentatives que plusieurs de nos anciens poètes firent dans le XVIe siècle pour secouer le joug de la rime et ramener les vers français aux mesures grecques et latines ne leur ayant point réussi, et leurs vers, qu'ils assuraient conformes à ceux des anciens, ayant paru dénués d'harmonie et de grâce, malgré les éloges outrés que leur donnait Pasquier, l'un des promoteurs de cette forme de poésie (1), on se rangea du parti de Mornac, l'un de ses antagonistes, et l'on pensa comme lui que le génie national repoussait le rythme, et que la muse française y était étrangère (2).

L'apparition de Malherbe, le père de la poésie rimée, ses succès, et bientôt ceux des poètes dramatiques dont les chefs-d'œuvre ouvrirent le siècle de Louis XIV, firent oublier ces efforts infructueux, et fixèrent tous les regards sur la rime, que l'on s'accoutuma à regarder comme l'indispensable ornement de la poésie française, la cause seule de son harmonie, et la source de presque toutes ses beautés. On aurait passé à bon droit pour ridicule de venir réveiller le souvenir de la Pléïade de Ronsard et de Baïf, tandis que Corneille, Racine et Molière charmaient au théâtre l'oreille des successeurs de Richelieu ; et l'on aurait eu mauvaise grâce de trouver quelque chose de monotone et de froid dans des sons que Boileau trouvait variés et

---

(1) *Recherche des antiq.*, *l.* VII, *ch.* 12.

(2) .................... hocce patrius
Vetat genius, ipsaque Minerva gallica.
Mornac : *Feriæ forenses.*

mélodieux, ou de prétendre secouer un joug sous lequel aimait à se courber ce législateur du Parnasse. La poésie rimée triomphait; sa démarche altière sur la scène empêchait de voir ses faux pas dans la carrière épique; et son éclat dans la satire, dans la chanson, et dans tout ce qu'on pouvait animer de l'esprit chevaleresque, seul dominant alors, dissimulait ses ombres dans tout ce qu'elle osait essayer d'héroïque, de philosophique ou de divin. Si Vossius et quelques autres savants essayaient encore de signaler ses défauts, et déploraient la perte du rythme (1), on les traitait de pédants, et leurs livres, écrits en latin, n'étaient guère propres à faire changer d'opinion à ce sujet.

Les choses en étaient là, lorsque l'abbé d'Olivet, ayant à traiter de la prosodie française dont il avait fait une étude particulière, fut conduit à toucher en passant quelque chose du rythme, qu'il confondait avec elle, et rappela, par occasion, les tentatives qui avaient été faites un siècle et demi auparavant pour le naturaliser parmi nous. Ce savant académicien avait le tact trop délicat et trop sûr, alors même que la position où il se trouvait ne lui permettait point de distinguer le rythme de la prosodie, pour ne pas sentir que l'accent prosodique, si rigoureusement qu'il fût suivi, ne suffisait pourtant pas pour rendre la langue française rythmique à la manière du grec ou du latin; et, quoique cette assertion parût, en quelque sorte, contrarier ses principes, il n'en déclara pas moins qu'il regardait toujours l'admission du rythme dans notre versification comme impossible (2).

Il est digne de remarque que, contre l'intention de l'abbé d'Olivet, ses atteintes à l'égard du rythme frappèrent davantage que ses réflexions sur la prosodie, puisque, malgré ses injonctions, il se trouva peu de poètes qui s'inquiétassent de suivre ses règles sur l'une, tandis que, nonobstant la proscription formelle qu'il avait prononcée contre l'autre, il y eut de loin en loin quelques écrivains qui continuèrent à s'y exercer en silence, et qui osèrent même, comme Turgot (3), mettre le public dans la confidence de leurs essais. Cette contradiction singulière naissait de la sorte d'identité que d'Olivet même avait établie entre le rythme et la prosodie, et du préjugé général qui, n'empêchant pas qu'on ne considérât toujours le premier comme le plus noble, y fixait de préférence la pensée des écrivains.

Cependant, comme il était certain, ainsi que l'a répété le traducteur des *Vers dorés*, d'après celui du traité de la prosodie, que le génie de notre

---

(1) Voyez l'ouvrage de Vossius, intitulé : *De poematum cantu et viribus rythmi*. Cet écrivain y assure que les nations modernes n'auront une poésie et une musique véritables que lorsqu'elles auront proscrit l'invention barbare de la rime. Avant Vossius, un érudit flamand, nommé Metkerchus, avait écrit en faveur du rythme un traité *De veteri et recta pronuntiatione linguæ græcæ*.

(2) *Traité de la Prosodie*, art. V, § 1.

(3) Je donnerai plus loin un exemple de sa versification.

langue se refuse à suivre le rythme grec (1), il arriva que les essais de Turgot et de quelques autres écrivains moins connus, quoique travaillés avec un art supérieur à celui employé depuis Jodelle jusqu'à Rapin èt Scévole de Sainte-Marthe, n'eurent pas plus de succès. Il est vraisemblable que ce fut d'après cette certitude et éclairé par l'expérience que le traducteur dont j'ai parlé, sentant le besoin de donner un moyen de plus à la poésie française pour rendre, avec la simplicité et la dignité convenables, les compositions philosophiques des anciens, imagina les vers qu'il a nommés *eumolpiques*. Ces vers, dont il a tiré les principes constitutifs de Vossius et de l'abbé d'Olivet, sont, ainsi que je le montrerai plus loin, de véritables vers prosodiques, dépendants de la poésie seule, à l'exclusion de la rime et du rythme, et tenant par conséquent le milieu entre les vers rimés que nous avons et les vers rythmiques que nous n'avons pas encore.

Quelque opinion que les contemporains prennent de ces vers, et quelque sort que leur garde la postérité, il restera toujours prouvé pour un esprit impartial, et qui pourra examiner de près le point de la question, que, dans la situation où s'était placé l'auteur, c'étaient les seuls vers qu'il pût faire, puisque d'un côté il ne voulait pas admettre la rime, et que de l'autre le rythme lui était interdit. Le génie de la langue française ne les repousse pas ; il se plaît, au contraire, dans le mélange des finales masculines et féminines qui les constitue. Je suis convaincu même que l'abbé d'Olivet, si quelques raisons l'avaient porté à faire un changement à la poésie, eût cherché le principe de ce changement dans la prosodie, et qu'il eût fait des vers semblables aux vers eumolpiques. On en peut juger par quelques phrases non équivoques où cette forme de versification existe en germe, comme on peut le voir à la note (2).

Mais, sans nous arrêter davantage sur ce point, revenons au rythme, et, selon le désir de l'Académie, examinons quels obstacles ont empêché son admission, plusieurs fois tentée, d'avoir lieu dans la poésie française. La solution de ce problème, d'où découleront toutes les réponses demandées, dépend, comme je l'ai déjà dit, de la connaissance du rythme en lui-même, connaissance qui, en facilitant la comparaison des deux choses à réunir,

---

(1) VERS DORÉS. *Disc. sur l'ess. et la form. de la Poés.*, § V, p. 117.

(2) «........ Dans un discours que j'eus occasion de prononcer le jour où l'Académie française distribue ses prix, dit cet écrivain, que je me contentai de faire observer que la désinence de tous nos mots français était de deux sortes : l'une, féminine, qui est celle où se trouve l'*e* muet ; l'autre, masculine, qui renferme généralement toute désinence où l'*e* muet ne se trouve point. J'en conclus que ces deux sons très différents, l'un masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est faible, faisaient en notre langue l'effet des longues et des brèves, et que le mélange de ces deux sons, qui pouvait se varier à l'infini et former toute sorte de cadence, était par conséquent le principe de notre harmonie ...... » (*Prosod.*, art. V, § 2.)

fournira les moyens de juger pourquoi elles ne sont pas réunies, et comment on pourrait espérer d'obtenir leur réunion.

J'avoue qu'ici j'éprouve quelque embarras.

Lorsque les principes d'une chose sont généralement et complètement ignorés, il est bien difficile, tels familiers qu'ils nous soient devenus par l'étude et la méditation, de les communiquer aux autres. La certitude que nous en avons acquise par le travail nous est particulière ; notre conviction n'entraîne celle de personne. Il faudrait, pour amener l'esprit de ceux qui nous écoutent à trouver dans leur démonstration la même évidence que nous, pouvoir le conduire par les mêmes routes que nous avons parcourues, lui donner les mêmes alternatives de doute et de croyance, et lui faire subir sur les mêmes objets des réponses semblables; mais cela est impossible, d'autant plus que ces routes, ces alternatives, ces épreuves se sont effacées, et que, l'édifice de notre pensée restant seul debout, nous ne conservons que dans un vague souvenir les traces de ces grossières charpentes qui ont servi à l'élever. Quand on veut en expliquer ensuite la construction, il faut chercher de nouveaux points d'appui, procéder selon une méthode différente, et mesurer l'étendue de ses raisonnements et de ses preuves sur l'espace de temps qui nous est accordé. Je prie donc l'Académie de m'écouter avec indulgence dans un sujet aussi neuf que celui où je vais entrer, et de vouloir m'y suivre avec quelque attention.

(*A suivre.*)

---

## ERRATA DU NUMÉRO 6.

Page 165, lignes 34 et 35, lire *anthropomorphiques*, au lieu de *anthropomoéphiques*.
Page 167, ligne 10, lire *des formes*, au lieu de *les formes*.
Page 167, ligne 18, lire *que se manifeste*, au lieu de *qui se manifeste*.
Page 171, ligne 12, lire *idolâtre*, au lieu de *idôlâtre*.
Page 172, ligne 32, lire *tu n'es*, au lieu de *tu n'est*.
Page 173, ligne 14, lire *Qorân*, au lieu de *Qôran*.
Page 173, ligne 39, ajouter une virgule après 2e *année*.
Page 174, ligne 5, ajouter une virgule après *ayant existé*.
Page 182, ligne 34, lire *nielles*, au lieu de *niellles*.
Page 182, ligne 34, lire *du pus*, au lieu de *de pus*.

***Le Gérant*** : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

